

LE GRAND VAINCU

[Suite de la 1ère Page]

hommes qui venaient du fort. Ils s'approchèrent de l'Écossais. Je me glissai aussitôt vers eux, car j'avais compris qu'ils venaient relever la sentinelle. Ils parlaient à voix basse, mais j'ai l'oreille fine et je pus entendre le mot d'ordre. Ce mot d'ordre est "Prince George."

—Bien ; après ?
—Le nouveau soldat prit sa garde et je suivis aussitôt, en rampant dans les herbes, ceux qui venaient de le placer en faction. J'étais curieux de savoir comment ils s'y prendraient pour rentrer dans le fort. Arrivé près du fossé derrière lequel s'élevait la première palissade, celui qui conduisait la patrouille s'arrêta et siffla trois fois doucement. Le pont-levis s'abaissa aussitôt, un soldat s'avança l'arme au bras, reçut le mot d'ordre et s'effaça pour laisser entrer la troupe. Veuillez donc recommander à vos hommes de marcher en silence et de suivre. Arrivé près du fossé, je me chargeai d'imiter le coup de sifflet des Anglais et de faire baisser le pont-levis : le reste vous regardera.

—Mais cette première sentinelle qui monte la garde à vingt pas du retranchement !.....
David Kerulaz posa la main sur la garde de son couteau de chasse :

—Le soldat écossais ? dit-il en détournant les yeux ; soyez tranquille, il ne donnera pas l'alarme.....Le pauvre diable ! il chantait un air de son pays !... Mais lorsque la mort d'un seul doit assurer le salut de plusieurs braves gens, on serait fou d'hésiter, n'est-ce pas ? Dieu m'est témoin cependant que je n'aime pas à verser le sang !

Le brave David poussa un soupir, puis reprit :
—Je vais marcher devant ; vous n'avez qu'à me suivre.

—En avant ! dit Gaston de Saint-Preux à voix basse.
Et la petite colonne, s'ébranlant en silence, entra dans les grandes herbes de la prairie.

Les précautions prises par Saint-Preux pour cacher à l'ennemi l'attaque qu'il méditait rendirent sa marche fort lente. Ce fut seulement au bout d'une heure que David, s'arrêtant brusquement, montra au gentilhomme français un grand corps étendu au milieu des herbes :

—Le soldat écossais, murmura-t-il ; encore quelques minutes et nous serions sur le bord du fossé, en face du pont-levis. On était maintenant si rapproché du fort que Saint-Preux put entendre dans le silence de la nuit le pas de la sentinelle qui se promenait derrière la première palissade, de l'autre côté du fossé.

Le fort Sainte-Anne avait jadis été construit par les Français. C'était une position solide pour résister à une attaque de sauvages, mais qui n'aurait pu tenir contre les feux de l'artillerie européenne.

Il se composait de deux rangs de palissades faites d'énormes troncs d'arbres reliés entre eux par des chevrons de fer. Au milieu de cette double enceinte se trouvaient les magasins et la poudrière abrités sous un toit en terre battue qui les protégeait contre l'incendie. Une tour carrée, sorte de blockhaus construit également en troncs d'arbres, dominait la position. Cette tour contenait les logements des officiers et formait une sorte d'observatoire d'où l'on pouvait facilement surveiller l'immense prairie qui se déroulait à perte de vue autour de la forteresse. Quelques canons y avaient été placés.

Malgré le calme et le sang-froid qui le distinguaient, Gaston de Saint-Preux ne pouvait se défendre d'une émotion singulière.

Encore quelques instants, et, grâce à l'audacieux stratagème imaginé par le Chasseur de bisons, le pont-levis allait s'abaisser, ses soldats allaient se précipiter la baïonnette en avant au milieu de la garnison endormie et planter sur les palissades du fort le drapeau fleurdelisé.

Mais cette ruse réussirait-elle ? Les Anglais se rendraient-ils à merci ou essaieraient-ils de vendre chèrement leur vie ?... S'ils allaient être en éveil, prêts à combattre et supérieurs en nombre !..... Les Français, entrés dans le fort par surprise, ne trouveraient-ils pas un tombeau derrière ces inébranlables palissades ?

Saint-Preux n'eut pas le loisir de poursuivre bien longtemps ses réflexions.

David Kerulaz écarta les hautes herbes, se redressa et marcha résolument vers l'endroit du fossé où devait tomber le pont-levis.

IX

L'ASSAUT

Bientôt trois coups de sifflet retentirent dans le silence de la nuit.

Il y eut quelques secondes d'attente, — un siècle !

Enfin un grincement se fit entendre, puis un bruit de chaînes, et on vit le tablier noir du pont-levis se détacher de la palissade et descendre lentement, peu à peu.

Les Anglais, protégés par leurs éclaireurs delawarees et par les sentinelles placées dans la prairie, ne pouvaient soupçonner une si audacieuse tentative.

Ils se laissèrent prendre au piège habilement préparé par le chasseur canadien.

L'extrémité du pont-levis n'était plus qu'à deux pieds du bord du fossé sur lequel il allait retomber ; déjà Saint-Preux levait son épée pour commander l'assaut, lorsqu'un coup en cri déchirant, sauvage, retentit dans la plaine silencieuse.

David se retourna brusquement. Malgré tout son courage, Saint-Preux devint pâle.

—Nous sommes perdus ! pensa-t-il.

Ce cri retentit de nouveau, sonore et prolongé comme l'appel désespéré de quelque trompette fantasmagorique.

Léveillé, qui était venu se placer aux côtés de son maître, fut atterré. Il avait reconnu cette voix discordante. C'était celle de son fidèle compagnon, maître Martin, qui, abandonné à trente pas de distance, oubliait absolument les sages recommandations de son conducteur et poussait vers le ciel des cris à réveiller une armée.

Le pont-levis fut promptement relevé, et en même temps plusieurs soldats anglais parurent au-dessus de la palissade.

—Qui vive ? dit l'un d'eux.

David Kerulaz essaya de parler d'audace.

—Prince-George, répondit-il. C'était le mot d'ordre.

—Que voulez-vous ? Qui êtes-vous ? Pourquoi vous présentez-vous devant le fort à cette heure de la nuit avec des voitures et des mulets ?

—Savez-vous l'anglais ? demanda rapidement David à Saint-Preux.

—Non.

—Et bien ! nous sommes perdus alors.

—Donnons l'assaut.

—Soit.

—Comment franchir ce fossé ?

—Attendez.

—Répondez ou nous faisons feu ! s'écria un des soldats.

—Couchez-vous ! commanda Saint-Preux à ses hommes.

Quelques coups de fusil retentirent, tirés au hasard dans l'obscurité de la nuit.

Pendant ce temps, David Kerulaz avait couru à la voiture aux bagages.

Il détacha les deux montants de la charette qui étaient faits en forme d'échelle et les apporta au bord du fossé.

Il revint ensuite vers Saint-Preux.

—Par ici, s'écria-t-il ; ces maudits Écossais ont étreuvé la garnison et lui faire prendre les armes. Mais la nuit est noire et avec un peu de hâte et d'audace tout peut encore se réparer ; nous avons des échelles, donnons l'assaut.

—En avant ! dit Saint-Preux qui se redressa en brandissant son épée.

—En avant ! répétèrent les soldats.

On courut au fossé. Les montants de la charette furent dressés tout debout sur le bord du talus, puis on les laissa retomber et ils allèrent s'appuyer sur le milieu de la palissade.

—Bravo, Kerulaz ! s'écria Saint-Preux enthousiasmé. Mais vos échelles seroient-elles assez solides ?

—Je n'en sais rien. Voulez-vous que je passe le premier ?
Saint-Preux écarta en souriant le brave chasseur, et s'élançant sur ce pont fragile :

—Vive le roi ! mes enfants, s'écria-t-il en se tournant vers ses soldats, le visage enflammé d'ardeur. Le fort est à nous !

Les soixante braves qui le suivaient se tenaient sur le bord du fossé le fusil chargé, la baïonnette au bout du canon. Ah ! si la nuit n'avait pas été si sombre, quels ravages la mitraille anglaise aurait pu faire dans cette masse d'hommes réunie en un groupe compacte derrière son jeune chef !

Mais les Anglais semblaient frappés de folie.

On les entendait s'appeler, courir dans le fort ; on distinguait la voix des officiers, les jurons énergiques dont ils se couvraient la paresse de leurs hommes encore moitié endormis.

Soudain une grande lueur, rouge et brillante comme un éclair, parut au sommet de la tour.

Une détonation retentit. Ils venaient de tirer un coup de canon à mitraille pour balayer la plaine, car ils croyaient avoir devant eux toute l'armée de M. de Montcalm.

Saint-Preux avait franchi la palissade et se trouvait dans la première enceinte ; une vingtaine de ses soldats l'avaient suivi. Les Anglais qui gardaient ce retranchement poussèrent des cris d'épouvante et voulurent fuir. Mais les Français s'élançèrent à leur poursuite. Quand ils revinrent, quelques instants après, leur baïonnettes étaient toutes sanglantes.

Bientôt la compagnie de Royal-Roussillon se trouva réunie au complet dans la première enceinte circulaire du fort Sainte-Anne.

Sans perdre un instant, ces intrépides soldats, rompus depuis longtemps à cette guerre d'embûches et de surprises, cernèrent la seconde palissade et, enfonçant leurs sabres entre les troncs d'arbres, se hissèrent sur ce marchepied improvisé et couronnèrent la position.

La scène qui suivit ne peut se décrire. Les Anglais, voyant apparaître l'ennemi de tous côtés, tirèrent au hasard, lancèrent des grenades, tandis que l'artillerie du fort tonnait avec rage et envoyait ses boulets dans la plaine déserte.

Pendant que les Français tombaient du haut de la palissade sur l'ennemi surpris et ter-

Mme. Marie St. Laurent

PENDANT SEPT ANS SOUS LES SOINS DE QUATRE MÉDECINS—MAIS SAUVÉE DE LA MORT PAR LES PILULES ROUGES DU DR. CODERRE.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre sont la suprême espérance de toutes les femmes malades et l'amie des jeunes filles.— Elles conviennent à tous les âges et à toutes les bourses.

Dans tout le monde, et dans toute l'histoire du monde, aucun médecin et aucun remède n'ont pu guérir et sauver la vie à un si grand nombre de femmes que les Pilules Rouges du Dr. Coderre. Elles sont pour les femmes seules et elles agissent directement sur les organes spécialement féminins des femmes, qui, quand elles sont en santé les rendent si attrayantes, mais quand elles sont malades, font qu'elles sont un objet de pitié. Ne voulez-vous pas encore être bien comme quand vous étiez petites filles ? Les Pilules Rouges du Dr. Coderre vous rendront ainsi. Telle est l'opinion de Madame St. Laurent, qui est une dame intelligente et tout à fait digne de foi. Voici ce qu'elle dit : " La misère et le travail ont été la cause que j'ai contracté une grave maladie qui m'a fait souffrir pendant sept ans. Le beau mal me rendait martyre. Je souffrais de maux de tête, douleurs dans l'estomac, le dos, les côtés, pas d'appétit. J'étais si faible que j'avais de la misère à marcher seule, j'avais l'air d'une morte tant j'étais pâle ; quatre médecins me soignèrent ; mais sans succès, j'étais tout à fait découragée, quand des amis charitables qui connaissaient les Pilules Rouges du Dr. Coderre me conseillèrent d'en prendre. Béné soit ce remède, car je ne me sens plus du beau mal, je fais mon ouvrage comme si je n'avais jamais été malade et je suis bien, forte et alerte comme à l'âge de 15 ans. Je suis heureuse de vous envoyer mon témoignage, car je dois la vie aux Pilules Rouges du Dr. Coderre." Mme. Marie St. Laurent, Lac Edouard, Co. Portneuf. Que pouvons-nous ajouter de plus après un témoignage aussi éloquent ? N'est-il pas clair, n'est-il pas évident que les Pilules Rouges du Dr. Coderre guérissent ? N'est-il pas assez prouvé qu'aucune maladie particulière aux femmes ne peut résister contre leur usage ? Les Pilules Rouges du Dr. Coderre donnent toujours en même temps que la guérison, l'énergie et le courage pour entreprendre les luttes et les tracasseries dans la vie. Elles sont toutes puissantes pour guérir le beau mal, la leucorrhée, les irrégularités, la constipation, les maux de tête, d'estomac, de reins, côtés, dou-



MADAME MARIE ST. LAURENT.

leurs dans le bas-ventre, les étourdissements, nervosité, les maladies particulières au changement d'âge, bouillonnement du sang, froidure des pieds et des mains, elles sont d'un grand secours, prises avant et après la naissance d'un enfant ; les mères devraient toujours en donner à leurs jeunes filles, elles les rendront régulières et aideront à leur formation.

Souffrez-vous depuis longtemps ? Alors il est bien douteux qu'une ou deux boîtes de Pilules Rouges du Dr. Coderre puissent vous guérir. Soyez consciencieuses et prenez-en assez pour leur donner une chance d'agir sur votre maladie, en même temps écrivez à nos médecins spécialistes. Vous pouvez les consulter pour rien. Écrivez-leur une description bien complète de votre maladie. Vous n'avez rien à craindre, ne leur cachez rien, car toutes lettres adressées au "Département Medical, Boîte 2306, Montreal." sont ouvertes, répondues et tenues confidentielles par eux. Si des dames le préfèrent, elles peuvent consulter personnellement et gratuitement nos médecins spécialistes en se présentant à notre dispensaire pour les femmes, au No. 274 Rue St. Denis, tous les jours (excepté le Dimanche), de 10 1/2 heures a.m. à 5 p.m. N'oubliez pas, consultations gratuites.

Refusez comme imitation toutes les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c. la boîte, même lorsqu'on vous dit qu'elles sont aussi bonnes ou qu'elles sont les véritables Pilules Rouges du Dr. Coderre. Nous tenons à vous avertir que ces pilules rouges vendues ainsi à bon marché sont des imitations qui souvent contiennent des drogues dangereuses. Refusez toute imitation. Si vous ne pouvez vous procurer les véritables Pilules Rouges du Dr. Coderre chez votre marchand, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux États-Unis, pas de douane à payer. Donnez-nous votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez : COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Boîte 2306, Montreal.

rié, et répondaient par des coups de baïonnette bien dirigés à cette bruyante et inutile mousqueterie, David Kerulaz tuait avec sa terribile carabine les artilleurs anglais que la lueur des pièces lui désignait.

Les mousquets crépitaient et les balles venaient frapper comme une grêle de plomb les palissades énormes. On entendait les cris de triomphe des assaillants, les hurlements de rage des Anglais. Des flammes s'échappaient des fusils et des canons ; une âcre fumée tourbillonnait autour de ces groupes sanglants.

La voix des officiers retentissait au milieu de ce tapage infernal. Mais comment aurait-elle été écoutée par ces hommes affolés, à peine vêtus, à peine armés, et qui, sans pouvoir se défendre, se sentaient accablés de coups invisibles ?

Saint-Preux, son épée rouge à la main, excitait encore l'ardeur de ses hommes. Tout à coup il vit ouverte devant lui la porte de la tour qui s'élevait au milieu de cette seconde enceinte.

Il s'y précipita, suivi de quelques soldats, et monta rapidement un escalier étroit et sonore.

Arrivé au premier étage, il poussa une autre porte et pénétra dans une petite pièce carrée.

Une lampe achevait de brûler sur une table : les détonations qui secouaient la lourde tour faisaient vaciller sa faible lumière.

De l'autre côté de la table se tenait un officier anglais.

Cet officier, les bras croisés, effroyablement pâle, regardait par une petite fenêtre la scène de carnage dont l'étroupe enceinte du fort était le théâtre.

En entendant la porte s'ouvrir, il se retourna froidement.

—Rendez-vous ! cria Saint-Preux.

L'officier tira lentement son

épée du fourreau et, la jetant sur la table :

—Le fort Sainte-Anne est à vous, monsieur, dit-il tranquillement. Ce massacre est inutile et j'espère que vous le ferez cesser bientôt.

—En effet.

—Mes compliments, monsieur ; vos mesures étaient bien prises ; vous nous avez surpris.

Il jeta un nouveau coup d'œil à travers la petite fenêtre. Au même instant, une balle vint siffler à son oreille, passa près de Saint-Preux et alla s'enfoncer dans la muraille opposée.

—Décidément, reprit l'officier avec la même assurance calme et froide, décidément nous avons perdu la partie. Je vous rends le fort que Sa Majesté le roi m'avait chargé de défendre. J'espère que vous voudrez bien accorder à mes soldats les honneurs de la guerre ; vous entendez comment ils se détendent.

—Vous aurez les hommes de la guerre, monsieur.

—Bien.

—Vous me donnerez votre parole d'honneur de battre en retraite jusqu'au fort Edouard.

—Je vous la donne.

—Les munitions et les vivres se trouvant dans le fort m'appartiendront.

—Accordé.

—Vous défendrez à vos hommes d'encourager les canons.

—Je vous le promets.

En même temps un singulier sourire glissa sur les lèvres impassibles de l'Anglais.

Quelques instants après, les deux officiers descendus dans l'enceinte du fort s'élançaient au milieu des combattants.

—Cessez le feu ! cria Saint-Preux.

—Rendez-vous ! commandait le major Smith à ses soldats.

Ces ordres plusieurs fois répétés calmèrent la fureur des combattants.

Les coups de feu devinrent plus rares, puis cessèrent tout à fait. Les éclairs des mousquets et des canons s'éteignirent.

Une heure après cette scène sanglante, un profond silence régnait dans le fort ; ce silence n'était interrompu que par les gémissements de blessés réjouis dans une salle basse du blockhaus.

Harassés de fatigue, les Anglais désarmés dormaient près de la tour ; les Français reposaient contre la palissade.

Un ruisseau de sang était entre eux (à continuer.)

BERNARD BROS

ATTENTION

Something of interest to the Farmers

We buy all kinds of Grains, Buckwheat, Barley, Oats, Wheat, etc.

We buy old Rope, Bones, old Rubbers, Sheep Pelts, Hides etc.

We take everything that farmers have to sell.

Our motto is Live and let live.

We want to give the farmers a chance.

We do not forget the fishermen either. Fish-Dry Fish-Food Price.

Our stock is complete, of the best goods at low prices

BERNARD BROS.

Tignish, P. E. I.